

ÉRIC
BARATAY

CULTURES FÉLINES (XVIII^e-XXI^e SIÈCLE)

Les chats créent leur histoire

L'UNIVERS **UH** HISTORIQUE
SEUIL



Cultures félines
(XVIII^e-XXI^e siècle)

Éric Baratay

Cultures félines
(XVIII^e-XXI^e siècle)

Les chats créent leur histoire

Éditions du Seuil

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Ce livre est publié dans la collection
L'UNIVERS HISTORIQUE
fondée par Jacques Julliard et Michel Winock
et dirigée par Patrick Boucheron.

ISBN 978-2-02-141011-2

© Éditions du Seuil, février 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Chats massacrés au XVIII^e siècle

— ... alors s'-é--l--a--n--c--e... oreilles aGiTéeS LEVÉES
PUIS RABAttues poiLS DRESSÉS queue FouETTante PUIS
ABAissée TÊTE RENTrée... intriguée INQUIÈTE APEURÉE...
brUITS CRIS CROISSANT APPROCHANT... humains
connus... odeurs gestes bruits meNAÇANTS... s'-é-c-a-
r-t-e... CRIIEEE DOULEUR... ÉCRAsée b.l.o.q.u.é.e...
effort PANIQUE SOUFFRANCE... EXPLOSE! ... —

Jérôme a donné le coup de barre final sur le crâne. Léveillé, qui a brisé la fuite « tout court d'un coup » sur les reins, ramasse aussitôt la Grise et la jette « dans la première gouttière ». Ces deux apprentis typographes d'une imprimerie parisienne des années 1740 vivent mal leur condition : le peu d'intérêt du maître, le détournement de leur nourriture par la cuisinière qui la revendrait sous le manteau et la remplacerait par celle prévue pour les chats de la maison, les corvées tard le soir après le travail, celles exigées par les ouvriers tôt le matin, les reproches et les réprimandes des uns et des autres, etc. Cette situation est alors fréquente pour les apprentis mais les caractères critiques, revendicatifs de ces deux-là les conduisent au ressentiment et à la violence : « les maîtres aiment les chats, ils doivent par conséquent les haïr ». Néanmoins,

ils n'entendent pas subir les conséquences de ce « meurtre qu'il faut cacher² ».

En effet, la Grise est la chatte *de la maîtresse de maison, mais le texte de Nicolas Contat, qui révèle son acte vingt ans plus tard en se cachant derrière le personnage de Jérôme, laisse voir qu'elle n'est pas seule, qu'il y a d'autres chats, tolérés sur les toits ou souhaités dans l'atelier pour chasser les rongeurs. Son prénom, « la Grise », sert à la différencier, à montrer qu'elle est favorite, mais sans être unique, et son mode de vie paraît identique aux autres, allant et venant à sa guise dedans et dehors où la maîtresse la cherche « partout » ensuite. Toutefois, sa position dans la communauté de l'imprimerie semble avoir suscité une relation particulière avec les ouvriers et les apprentis qu'elle paraît fréquenter plus que les autres félins, qu'elle doit croiser et voir œuvrer sans cesse, qu'elle doit reconnaître et distinguer par les allures, les voix, les odeurs, car les chats ont cette capacité³, s'habituant ainsi à une proximité froide, *ces hommes ne semblant guère chercher de contact*. Cela l'aurait conduite à ne pas se méfier suffisamment ce jour-là, c'est-à-dire ne pas assez prendre conscience de leur intention, mal évaluer leurs bruits, leurs postures, leurs approches, réaliser et détailler trop tard, trop lentement, se faisant vite rejoindre sans qu'il y ait besoin de piège, contrairement aux autres chats.*

Car Jérôme et Léveillé veulent aussi se venger des cris stridents de certains félins une (ou plusieurs ?) nuit(s) au-dessus de leur apprentis, qui les ont empêchés de dormir, de se reposer un « court intervalle » de la « persécution » et des « peines » de la journée⁴.

Il est vrai que les cris nocturnes des chats font l'objet de plaintes à l'époque et qu'en France les documents évoquent

cette nuisance au moins jusqu'au début du XX^e siècle. Dans les greniers, les jardins, sur les toits, les chattes réceptives appellent les chats à coups de hurlements « allongés, aigus et retentissants », d'une intensité capable d'« éveiller un régiment de moines », auxquels s'ajoutent les rugissements des mâles se querellant et les longs gémissements d'approche des éventuels partenaires, « qu'on aime le moins à entendre lorsqu'on est dans son lit », d'autant plus « discordants », « désagréables » que les humains ne perçoivent pas toute la gamme⁵. La nuisance résulte de la forte présence des chats urbains de gouttière, tolérés partout en Occident pour chasser les nuisibles, laissés libres pour apprendre à se débrouiller, se reproduisant à volonté. Ils sont renforcés par les félins plus ou moins attachés aux maisons car les modes de vie et les territoires sont semblables et perméables.

Le tintamarre des chats « cause une jalousie à Messieurs Jérôme et Léveillé ; ils prennent la résolution de n'être pas seuls infortunés, ils veulent pour associés leurs maître et maîtresse ». Trois nuits d'affilée, Léveillé gagne le toit et contrefait les cris félins, empêche les maîtres de dormir, ce qui incite ces derniers à demander aux garçons « s'il ne serait pas possible d'écarter ces animaux malfaisants », mais en préservant la Grise. Bien que modérée, la demande est reçue par les deux apprentis comme un blanc-seing pour « une chasse », pour faire « main basse », en ralliant « une partie » des ouvriers à l'idée de vengeance sociale par animaux interposés ou à celle d'intermède divertissant, de « fête ». Des sacs sont tendus aux lucarnes des greniers, aux portes des magasins, des rabatteurs sont disposés, et Léveillé, monté pour cacher le corps de la Grise, la première abattue, « jette l'épouvante sur tous les toits voisins⁶ ».

— ... surSAUT... “TournoreiLLE” hurlements striDENTS
bruits mats SONORES... pattes au sol seCOUSeS...
“puPILLE” aGiTaTionS gliiissemements... crainte PEUR
FRAYEUR... d-é-t-a-l-e-r COURIR FUIR... sortir entrer évi-
ter repartir contourner retourner... butée soudaine noir ins-
tantané corps renversés entremêlés compressés... paNIQUE
miaULEMENTS SOUbreSAUts GRRRIIFFURES... sacs
corps traînés soulevés lancés... DOULEUR dos pattes tête
ÉCRASÉS... cou tirÉ SOULEVÉ... miAULER bouGER...
hOMMES gESTES oDEURS cRIS AUtoUR... cou serré
CRIIEER S’AAGIITEER GRRRIIFFER... COU SERRÉ
REMUER... COU SERRÉ corps lourd... —

Car, après avoir assommé quelques félins dans les besaces, apprentis et ouvriers organisent un « divertissement » pour « se faire rire » : une parodie de procès, avec garde, juge, confesseur, exécuter, afin de condamner et pendre les autres chats. Alertés et attirés par les cris des uns, les agonies des autres, les rires des hommes, la maîtresse accuse ces derniers d’avoir tué ainsi la Grise, ce qu’ils démentent avec malice, tandis que le maître leur reproche de s’amuser au lieu de travailler. Mais tous deux saisissent la tension sociale (« Ces mauvais ne peuvent tuer les Maîtres, ils ont tué ma chatte ») et se retirent par prudence, laissant les félins à leur pendaison et les ouvriers « dans le désordre », « dans la joie la plus grande », d’autant que Léveillé contrefait vingt fois cette scène des patrons pour « les tourner en ridicule » et reçoit « de grands applaudissements » car « tous les ouvriers sont bandés contre les Maîtres, il suffit d’en mal parler pour être estimé ». Puis la tension retombe et chacun se remet au travail⁷.

Dans un ouvrage renommé, l'historien Robert Darnton a dévoilé les dessous humains de ce *Grand Massacre des chats*, notamment les tensions sociales dans cette imprimerie et dans nombre d'ateliers parisiens de l'époque, les singeries lors des fêtes communes, comme le carnaval et ses charivaris, ou professionnelles, telle la Saint-Martin des imprimeurs, ponctuée de parodies des patrons, mais aussi les critiques cachées, en particulier sur la rudesse du maître ou l'adultère supposé de la maîtresse, et les condamnations symboliques par boucs émissaires interposés, ici ces félins accusés de capter indûment l'attention ou de faire preuve de la même luxure⁸. Nous n'insisterons que sur le versant félin de l'affaire.

Hormis la Grise, la méfiance des autres chats est telle qu'il faut des pièges pour les attraper, sans doute parce qu'ils éprouvent au quotidien la froide tolérance des hommes, concrétisée par la distance et l'indifférence, que d'aucuns ont vécu des hostilités ponctuelles et qu'ils vivent ainsi à côté des humains mais pas avec eux et quelquefois face à face. *D'ailleurs, les maîtres se lamentent sur le sort deviné de la Grise, pas sur celui des autres pour lesquels ils ne tentent rien par crainte pour eux-mêmes et par désintérêt, d'autant que ces bêtes se remplacent vite. Ils font comme nombre de propriétaires de chat (le mot est souvent trop fort pour l'époque et c'est le cas ici ; mieux vaudrait dire hôtes) parmi les bourgeoisies et l'aristocratie, qui distinguent alors fortement le leur de ceux des greniers et des toits, trop communs, trop méprisés, trop méprisables⁹. Si les ouvriers ne différencient pas les félins, ne comprennent pas la passion pour certains, et si les maîtres n'approuvent pas la violence, tous partagent une dépréciation du chat, bien exprimée par les acteurs ou du moins bien rapportée par Contat. Jérôme*

aurait qualifié d'« endiablés » les chats hurleurs de son toit et les maîtres se seraient persuadés, dès la première nuit des imitations de Léveillé, « que ce sont des chats envoyés, que l'on a jeté quelque sort », qu'il faudrait éloigner « ces animaux malfaisants », voire prévenir le curé¹⁰. Ce n'est donc pas un hasard si le procès avec confesseur, monté par les ouvriers, fait penser à ceux en sorcellerie.

Cette lecture est alors ancrée dans l'Occident chrétien. Bien que la Bible et les Pères de l'Église aient ignoré le chat, une liaison avec le démon a été créée au XII^e-XIII^e siècle, lors des combats contre les vaudois et surtout les cathares, un mot qu'on a aussitôt prétendu dérivé de *catus* (« chat » en latin) apparu au IV^e siècle mais d'origine inconnue. Ces hérétiques ont été accusés d'adorer Satan en forme de chat, de renouer ainsi avec les cultes antiques, et de se livrer à des perversions sexuelles avec lui. L'art médiéval et moderne a installé des félins dans les scènes religieuses pour figurer le démon s'opposant à Dieu, le mal au bien, la chute au salut. Parallèlement, proverbes, contes, légendes et romans ont assuré que cet animal serait doté d'un pouvoir mystérieux de prédiction du temps, des visites, des maladies, de la malchance et de la mort, qu'il ferait connaître par ses gestes, ce dont les maîtres de l'imprimerie sont persuadés, s'effrayant du mauvais sort annoncé¹¹.

La liaison avec le mal assure la diffusion d'un portrait peu élogieux (le chat est sauvage, méchant, rusé, hypocrite, ingrat) dont l'expression culmine sous la plume de Buffon en 1756, en la crédibilisant un peu plus du fait de la célébrité du naturaliste et de son *Histoire naturelle*. Le chat est faux, dissimulateur, pervers, avec ses « yeux équivoques » et ses « mouvements obliques ». Il n'est qu'un flatteur avec l'homme, lui fait croire en un attachement qui n'est qu'apparence ; il se montre indocile, infidèle ; il

épie, abuse, rapine avec malice. D'ailleurs, il est cruel et destructeur avec les animaux plus faibles¹².

J'arrête le récit, chers lecteurs, pour souligner un point important. Vous feriez de l'anachronisme si vous compariez ce tableau à vos chats et si, scandalisés, vous concluiez en sa partialité et sa fausseté. Nos félins actuels ne sont pas ceux de ce temps. Il ne faut pas vous persuader que Buffon ne ferait que collectionner des fantômes et des stéréotypes. Son texte présente plutôt la *lecture* et la *traduction* humaines d'une situation féline alors courante. Par-delà les mots abrupts et les jugements moralisateurs du naturaliste, se perçoivent bel et bien les conditions et les comportements des chats communs de l'époque, de jardin, de toit, de grenier et même de logis, qu'on approche aussi par d'autres documents, comme celui de Contat. Autrement dit, Buffon ne livre pas un portrait du Chat ou de nos chats mais de chats du XVIII^e siècle. Toute la philosophie du présent livre tient dans ce constat d'une variation historique des discours humains *et* des comportements félins.

Ces chats communs ont droit d'entrer partout, sont laissés libres de leurs mouvements mais jamais soignés, peu sollicités et nommés, rarement ou mal nourris afin qu'ils ne paraissent pas. Ils connaissent donc mieux les lieux et les autres animaux que les humains distants, froids, voire menaçants ; ils évoluent avec prudence, méfiance, prêts à s'esquiver, à tel point, écrit Buffon, qu'« on les rencontre rarement » ; ils pensent d'abord à leur subsistance quitte à mendier, voire à saisir, et toujours à chasser, entretenant leurs capacités de veille, de poursuite, de capture. Ce que dit Buffon des liens avec les humains est proche de ce qu'on devine pour l'imprimerie : « ceux qui sont le

mieux apprivoisés n'en sont pas plus asservis : on peut même dire qu'ils sont entièrement libres, ils ne font que ce qu'ils veulent [...]. D'ailleurs, la plupart sont à demi sauvages, ne connaissent pas leurs maîtres, ne fréquentent que les greniers et les toits, et quelquefois la cuisine et l'office, lorsque la faim les presse¹³ ». C'est bien à partir d'une situation animale que l'interprétation-déformation-transformation est entreprise, que la réprobation est plaquée par une société humaine qui valorise alors la soumission au chef de droit divin (le roi parmi les hommes, l'humain parmi les animaux) et les groupes fidèles plutôt que les individus inconstants. Cette attitude apparemment paradoxale (réprouver la marginalité d'un marginal marginalisé) a pour but de renforcer la méfiance, de maintenir la distance avec ces chats et donc leur rôle utilitaire. Buffon considère qu'avoir un félin « pour s'en amuser » est un « abus » et que « l'usage », donc le normal, est la chasse¹⁴.

Je vous alerte sur ce jeu de formation et de consolidation des situations félines. Le portrait noir du chat impose à ces individus une condition donc des comportements particuliers. Ceux-ci renforcent ce portrait auprès des humains et en conséquence les attitudes de ces derniers. Celles-ci confortent celles des félins, et ainsi de suite... La représentation humaine œuvre donc comme un facteur important de l'environnement des chats. Un environnement qui détermine leur condition et leur comportement. Celui-ci n'est pas le fruit d'une nature intemporelle mais le produit de cette situation et de cet environnement. Et le comportement change, dans les limites biologiques de l'espèce, lorsque la situation et l'environnement changent. Retenez que l'objectif de ce livre est de montrer que les manières d'être des chats domestiques

(*Felis catus* ; je laisse de côté les félins sauvages, *Felis silvestris*) fluctuent en bonne partie sous l'influence humaine.

Largement partagé, le jugement péjoratif suscite, dans toutes les classes sociales, des peurs immaîtrisables que nous avons oubliées, qui nous étonnent, qui ressemblent à nos phobies des araignées ou des serpents. La Bruyère rapporte que « *Bérylle* tombe en syncope à la vue d'un chat » et Moncrif relate cette scène d'un salon aristocratique où tous critiquaient sa défense des félins, lorsqu'un « chat a paru, et d'abord une de mes adversaires a eu la présence d'esprit de s'évanouir ; on s'est mis en colère contre moi ». Histoires littéraires ? En Angleterre, Boswell, biographe de Samuel Johnson, avoue son antipathie pour les félins et son malaise lorsque celui de l'écrivain est présent. D'ailleurs, Johnson fait lui-même des courses pour éviter que des commis extérieurs soient « dégoûtés » par ce chat¹⁵ ! D'où la conviction qu'il y a danger, en greffant affabulations et craintes. Moncrif confesse qu'on « a oui dire dès le berceau que les Chats sont d'un naturel traître ; qu'ils étouffent les enfants ; qu'ils sont sorciers peut-être ». Ce dernier soupçon revient sous la plume de Contat lorsqu'il note que les « chats endiablés font toute la nuit un sabbat » sur son toit ou que Léveillé, contrefaisant les chats, « fait son sabbat et passerait pour sorcier si on ne le connaissait pas ». Des allusions directes à la croyance, développée depuis les XIII^e et XIV^e siècles, que les sorcières s'entoureraient de chats, qu'ils iraient ensemble au sabbat, elles montées sur leurs dos ou transformées en félins, qu'ils y adoreraient Satan, lui-même éventuellement déguisé en chat, qu'ils y feraient des saturnales sexuelles contraires aux bonnes mœurs, qu'elles utiliseraient ensuite des dépouilles félines dans leurs ingrédients maléfiques et se métamorphoseraient en chats pour effectuer leurs méfaits, que ces derniers sont démons et sorciers. Et Moncrif de préciser à propos d'un

illustre savant de l'époque : « M. de Fontenelle avoue qu'il a été élevé à croire que la veille de la saint Jean, il ne restait pas un seul Chat dans les Villes, parce qu'ils se rendaient ce jour-là à un sabat [*sic*] général. » L'idée ne peut que fortifier l'usage de brûler des chats ce même 23 juin, par réaction de défense, en particulier à Metz, dans une Lorraine où la croyance aux métamorphoses félines de sorcières est répandue, et où l'on a beaucoup brûlé ces dames entre XIV^e et XVII^e siècles¹⁶.

— ... souDAIN... pUPILLE approches rapides mouvements agités... "PALPINARINE" FORTES ODEURS... d-é-t-a-l-e-r fuir... virer revirer... ApLati... cou tiré SOULEVÉ... FRAYEUR COLÈRE RuGiR SeCoUeR "aGRIFFER"... jeté obscurité "écarPUPILLE" chats dessous... miauler pousser griffer chats dessus dessous côtés... SEcouSSes MéLanGes SEcouSSes cris griffures morsures dos ARRONDIS OREilles RABattues¹⁷... hurLEMENTS oDEURS d'hommes AUtoUR... mONTÉE... GiGoTeMeNtS BOUscuLAdes... ARRÊT... chaleur crépitements dessous... DESCENTE... brûLURES PEUR SauTiLLeR MIAULER... DESCENTE... BRÛLURES DOULEUR FRAYEUR SAUTER CRIER... DESCENTE... BOURSOUFLURES SOUFFRANCE CRIS INCENDIE... —

Cris, rires, applaudissements : plaisir « réel que prend le peuple aux sautilllements et miaulements que font ces chats à l'approche des flammes », note le bénédictin Jean François au début des années 1770. Pour les Messins, il est probable que le mauvais sort est ainsi combattu, conjuré, écarté. Cela expliquerait la présence, déjà mentionnée au xvii^e siècle, de la garnison, qui défend la ville, et des échevins, chargés de la préserver des fléaux, qui « assistent en corps, et cela avec un air de gravité ». Ces derniers ont acheté les félins, sans doute à des traqueurs, et ce sont eux qui allument le bûcher

construit par les « faiseurs de feu » ayant aussi juché le panier aux chats. Officiers et municipalité croient-ils en ces histoires de sorcellerie en ce milieu du XVIII^e siècle ? Ce n'est pas certain car les élites intellectuelles et sociales ont abandonné la chasse aux sorcières depuis la seconde moitié du XVII^e siècle. Ainsi, le Messin François refuse de lier cela à la sorcellerie afin que la ville et ses élites ne se couvrent pas de ridicule ; il préfère laisser l'idée à la foule (« Il faut être peuple pour le croire ») et avancer une cause banale : « L'on en rit : voilà un motif suffisant pour le faire. » Il reste que des notables peuvent partager l'idée d'un mauvais présage, d'un mauvais sort incarnés par ces chats et désirer les conjurer. D'autres peuvent vouloir se conformer à cette « coutume » qui plaît, d'autant que le sort des félins importe peu. Même s'il les traite de pauvres bêtes dans un manuscrit et demande de laisser les chats tranquilles dans une publication, François ne condamne ce « plaisir puéril », à inclure dans les « sottises humaines », les cérémonies « bizarres », qu'au nom du rejet du paganisme du solstice d'été et du gaspillage d'un bois qu'il vaudrait mieux donner aux pauvres¹⁸ !

Paris et Metz ne sont que des exemples d'une culture de la haine et de la violence répandue dans toute l'Europe entre le Moyen Âge et les Lumières. Les chats ne sont évidemment pas les seuls animaux à subir des agressions ; néanmoins, leur omniprésence, leur nombre, leur faible coût et leur mauvaise presse les prédestinent plus que d'autres. Peu ou mal rapportée, la brutalité quotidienne est difficile à saisir et mesurer, ce qui rend précieux le témoignage de Contat. Elle est depuis longtemps justifiée par cette symbolique négative que nous avons vue et par la condamnation de toute affection, mise en scène par des histoires d'ermites

punis par Dieu pour avoir aimé un félin, par des dictons prévenant des dangers de la proximité, par des railleries des fautifs supposés, toujours des femmes, des enfants, des vieux, considérés comme des irraisonnables. Familiarité doit rimer avec dureté : « il y a toujours occasion de battre son chat » affirme un proverbe médiéval.

Donc, en nombre d'endroits, des chats sont aussi brûlés par hantise de la sorcellerie ou par plaisir, ou alors jetés du haut des beffrois ou des clochers, mis à mort par jeu, dérision ou pour assurer la prospérité des cultures et des hommes, lors de festivités civiles ou religieuses, d'une manière épisodique ou régulière selon les lieux. Des chats sont même emmurés dans les premières fondations de constructions pour éloigner préventivement les rongeurs. Les félins sont également l'objet d'un commerce de peaux ou de dépouilles servant à produire de la graisse et des potions médicinales. Le ratissage est accentué lorsque famines, guerres ou sièges obligent à dévorer les animaux familiers les plus impurs, comme les félins, les souris, ou les plus précieux, tels les chevaux et les chiens. À cette consommation ponctuelle s'en ajoute une discrète, réelle ou fantasmée, évoquée par la chanson de la Mère Michel, composée au XVIII^e siècle, ou les vieilles rumeurs concernant les restaurants¹⁹.

Cependant, en 1773, Marie-Charlotte de Senneterre, jeune aristocrate parisienne qui a épousé trois ans plus tôt le maréchal d'Armentières, gouverneur de Metz, demande à la municipalité « grâces pour les chats » et obtient l'abandon définitif de leur brûlement. La cité est alors l'une des dernières grandes villes d'Occident à le pratiquer ; Paris, par exemple, l'avait abandonné au XVII^e siècle à la demande du roi. Ce déclin de la pratique, qui reste ponctuellement en cours dans des campagnes jusqu'au XIX^e siècle, provient

*d'un retournement d'appréciation des chats, commencé à l'époque*²⁰.

Dès la fin du Moyen Âge, quelques témoignages révèlent une sensibilité à la beauté et au contact du chat familier, ainsi qu'une affection concrétisée par une attention privilégiée, voire l'octroi d'un nom. Cela concerne des femmes de l'aristocratie, des moines et moniales repliés sur la vie intime et oisive de la chambre ou de la cellule. L'intérêt pour certains chats devient plus affirmé à partir de la Renaissance occidentale parmi des aristocrates et des écrivains. Un facteur majeur est l'importation de chats syriens puis persans recherchés pour leur beauté et leur rareté précieuses, aux couleurs tendant vers le blanc, perçus comme des antithèses du vulgaire chat noir de gouttière. Ces princes, aristocrates ou bourgeois, qui détestent souvent les félins locaux, promeuvent leurs chats en animaux faits pour le regard et la caresse, enrubannés, parfumés, pourvus de colliers et de coussins, introduits dans les pièces d'apparat et les salons, croisés entre eux pour ne pas se mésallier. L'élevage du chat, avec surveillance de la reproduction, soin et sélection, commence vraiment en Europe à cette époque et en ces milieux.

Cet intérêt s'accompagne d'une première revalorisation littéraire, bien que minoritaire. En France, elle court de l'épithète au félin Belaud (1558) par Du Bellay aux *Chats* (1727) de Moncrif. Aristocrate lui-même, ce dernier publie le premier livre consacré à ces félins, qu'il entend promouvoir par leur rôle majeur dans l'histoire de l'humanité, comme à propos des cultes égyptiens, et par leur présence auprès de gens d'esprit et de pouvoir, de Montaigne à Richelieu. Les portraits littéraires d'un chat gracieux, fin d'esprit, aux sentiments élevés, délicats, à l'affection gratuite, sont décalqués de celui que s'attribuent ces écrivains et les aristocrates, leurs principaux lecteurs²¹. À la même

époque, l'art fait passer le chat du symbole à l'individu. Certes des scènes de vie quotidienne utilisent encore l'animal pour signifier par exemple la passion amoureuse, mais d'autres n'évoquent déjà qu'une présence intime. La préférence est renforcée par les portraits d'enfants ou de femmes enlaçant ou taquinant un chat, avec une dimension sentimentale affirmée à partir des années 1750. Il en est de même des portraits de chat ou des tableaux les mettant seuls en scène dans leur vie ordinaire, développés à partir des années 1760.

Cette inflexion des représentations, qui concerne l'Europe de l'Ouest à des degrés variables (elle paraît plus prononcée en Angleterre²²), ne crée pas les chats de compagnie ou les compagnons que nous connaissons. La relation promue dans la littérature du XVIII^e siècle reste encore très lâche, assez proche de celle dévoilée par Contat à propos de la Grise. Moncrif ne juge pas utile de prénommer le chat favori, il suffit de « l'appeler par son nom : Au Chat », et il considère qu'il n'y a pas à s'en occuper : « ils nous prodiguent l'agrément de leur commerce. Qu'on les reçoive dans l'intimité des familles, ils n'y veulent jouer que le rôle d'animaux ; ils n'exigent point des égards que les hommes ne doivent qu'aux hommes, et nous épargnent la honte de mettre au rang de nos occupations le soin de satisfaire leurs besoins ou leurs caprices²³ ».

Considérez bien cette citation. Au-delà de la politesse et de l'humour distingués, prétendant au choix par les chats comme on laisse à des invités l'approbation d'une proposition imposée, elle suggère qu'il n'y a pas seulement influence des humains sur les félins mais aussi influence de ceux-ci sur ceux-là, avec effets réciproques. Ici, les chats élevés ainsi se comportent ainsi, et ils déterminent ou renforcent des dispositions humaines.

CHATS MASSACRÉS AU XVIII^e SIÈCLE

À l'époque, la différence entre les comportements humains communs et les nouveaux réside surtout dans le refus des brutalités. Néanmoins, le retournement des représentations déclenche une forte tendance, qui court jusqu'à nos jours : une revalorisation, minoritaire au XVIII^e siècle, partielle mais croissante entre XIX^e et milieu du XX^e siècle, majoritaire depuis, qui a suscité une modification progressive des attitudes humaines (aujourd'hui la violence revendiquée fait scandale et donne lieu à des peines exemplaires), donc des conditions faites aux chats, ainsi de leur environnement et par conséquent de leurs agissements. De nos jours, les chats sont devenus les animaux de compagnie les plus appréciés dans les pays occidentaux, ainsi qu'au Japon occidentalisé ; ils y sont plus nombreux que les chiens qu'ils ont détrônés au début du XXI^e siècle²⁴ et ils se montrent de plus en plus interactifs et coopératifs.

J'ai donc choisi cette étendue chronologique, entre XVIII^e et début du XXI^e siècle, au cours de laquelle se sont déployés en Occident des environnements différents, parallèles ou successifs, pour vous montrer cette variabilité dans le temps et l'espace des comportements des chats domestiques, ainsi que cette tendance de fond, non pas systématique mais sensible : une pression croissante des humains vers plus de proximité et d'interactions, qui pousse ces félins d'un état montrant « moins d'attachement pour les personnes que pour les maisons », selon Buffon²⁵, à l'inverse récemment.

Je veux ainsi aller contre l'idée répandue d'une Nature immuable du Chat domestique. Et contre son portrait, devenu lieu commun, d'être indépandant, imprévisible, mystérieux, qui le faisait détester autrefois, qui le fait aimer depuis. Trop de personnes oublient que ce tableau, brossé

par des naturalistes, des écrivains, des artistes, des philosophes, notamment des XVIII^e et XIX^e siècles, est inspiré d'une situation humano-féline particulière, sécrétant une condition féline et un environnement félin particuliers, le tout produisant des chats particuliers, qui incarnent une version du chat mais pas Le Chat. Au-delà de cette espèce, il s'agit d'infirmier la croyance ancrée d'une permanence des comportements des animaux qui ne seraient mus que par des moteurs biologiques constants : un instinct, une pulsion, un capital génétique...

Je reconnais que la plasticité comportementale des chats domestiques est maintenant admise par des éthologues, des écologues, des vétérinaires. Mais ils minorent souvent sa portée, la réduisent à de petites variations psychologiques, de petites adaptations écologiques çà et là, assez faibles ou éphémères dans un présent confondu avec le passé ou l'avenir, et ainsi considéré intemporel. Mes collègues n'ont pas (encore) conscience – mais il est vrai que c'est aux historiens de le montrer – que la souplesse comportementale s'exerce aussi dans le temps. La variation est suffisamment prononcée, par exemple entre un chat commun du XVIII^e siècle, vite anxieux à l'approche souvent hostile des hommes, et un chatchien d'aujourd'hui, vite inquiet du départ de son maître attentionné, pour affirmer qu'il existe une histoire des comportements des chats domestiques.

Autrement dit, pour me suivre, vous ne devez plus croire au Chat Éternel mais aux chats historiques ! Vous allez voir la construction, la diffusion, la transformation des attitudes félines, leur

CHATS MASSACRÉS AU XVIII^e SIÈCLE

fluctuation dans le temps par adaptation à des environnements changeants. Ce qui veut dire une dynamique, une relativité, un arbitraire individuel des comportements. Avec une diversité dans l'espace car les modifications oscillent en intensité selon les lieux, les adaptations varient selon les individus et les groupes.

Mais à quoi servent les dispositions différentes de vos paragraphes, me direz-vous ? Parce que je vous invite à une promenade historique disposée sur quatre niveaux : les chats (en caractères romains), les humains (en italiques), le contexte historique (corps des caractères plus petit, paragraphe aligné à droite) et les réflexions scientifiques (même corps, paragraphe centré), afin de les distinguer tout en montrant leurs entrelacements.

Justement, revenons au contexte félin, ou plutôt humano-félin puisque les hommes sont au fil des siècles de plus en plus déterminants par les cadres qu'ils imposent et leurs attitudes. La revalorisation des chats a provoqué la multiplication des situations, des conditions, des manières d'être, des cultures félines, allant des plus permanentes, comme celle des chats errants, aux plus nouvelles, comme celle des chatchiens, avec des écarts grandissants dans le temps et l'espace. Cependant, jusqu'au milieu du XX^e siècle, toutes les situations et les manières félines ont le point commun d'être liées aux territoires fréquentés. Ce n'est pas un état naturel, contrairement à ce que beaucoup croient en liant trop les félins domestiqués à la nature, car notre époque montre la possibilité de conduites différentes. C'est une situation historique, due au rejet, à la méfiance, à la distance, même bienveillante, manifestés par les humains, à tel point que les chats pratiquent...

Un repli
sur des cultures territoriales

... qu'il est possible de recenser au fil des documents : forestière pour les chats errants des bois, campagnarde pour les errants des champs, fermière pour les félins de ferme, urbaine pour les congénères errants ou vagabonds des rues et des toits des villages ou des villes, pavillonnaire pour les félins plus ou moins attachés aux maisons de centre et de banlieue, résidentielle pour les chats peu ou prou claustrés dans les appartements. Cette répartition territoriale recoupe en partie celle établie par des éthologues d'après les relations aux humains : chats indépendants, appelés errants dans ce livre (que des éthologues nomment *feral cats*, mais cela porte à les confondre avec leurs cousins sauvages) ; chats vagabonds (*semi-feral*, même remarque), oscillant entre autonomie et refuge humain ; chats de ferme, fixés mais se nourrissant eux-mêmes ; félins de propriétaires, plus ou moins libres d'aller et venir autour du gîte, ou bien enfermés¹.

Les trois premières situations territoriales, forestière, campagnarde, fermière, ne sont connues que par des études récentes portant sur la période actuelle². Pour le passé, les documents sont rares ou inexistant, les humains de ces lieux n'écrivant pas, les écrivains s'intéressant peu à ces cas. Avec l'approche individualisée de ce livre, il est impossible de statuer sur de probables modifications de ces cultures. Je m'attacherai donc aux trois autres cas, urbain,

CULTURES FÉLINES (XVIII^e-XXI^e SIÈCLE)

pavillonnaire, résidentiel, pour lesquels il existe des témoignages ponctuels qui vont servir à brosser des instantanés photographiques, des portraits incarnés. Ces dépositions sont rares au XIX^e siècle, croissantes au XX^e siècle, abondantes depuis trois décennies, en raison de la popularité du chat, sauf pour les...

Chats de rue

... peu évoqués jusqu'à des enquêtes récentes¹. Il existe quelques exceptions, notamment celle de Paul Léautaud (1872-1956), employé aux éditions Mercure de France, écrivain à ses heures perdues, auteur d'un volumineux journal, publié seulement à partir des années 1940, dans lequel il consigne de multiples faits de chiens et de chats errants ou abandonnés, pour lesquels il éprouve une grande pitié, comme à propos des hommes exclus. Il les mentionne surtout de 1908 à 1912, lorsqu'il décide de se consacrer aux bêtes mais qu'il habite encore un appartement parisien, qu'il ne peut recueillir beaucoup, d'autant que sa compagne du moment le tolère à peine. Il agit donc sur place, dans les rues du quartier de l'Odéon où il travaille. Des pages entières le montrent arpentant les trottoirs pour dénicher des errants et leur porter secours. Cela l'occupe des heures, des journées, devient une obsession qu'il n'a pas voulu montrer dans la version éditée du journal, enlevant la plupart de ces pages publiées seulement après sa mort dans un *Bestiaire*². Là, véritable reporter de rue, il décrit des situations félines, des attitudes d'animaux et d'humains. N'évoquant que ce qu'il voit, il ne dit rien des chats des toits et des greniers (d'ailleurs, la diminution des plaintes à l'égard de leurs cris nocturnes peut suggérer l'hypothèse de leur raréfaction par éradication), ne traite que de ceux au ras du sol, dans les cours, les clos, les terrains égrenés

CULTURES FÉLINES (XVIII^e-XXI^e SIÈCLE)

le long des rues, des espaces visibles, voire accessibles. Ce qu'il rapporte ne permet pas de construire des portraits individualisés (il n'est pas assez présent, ne remarque ou ne décrit pas suffisamment), seulement des photographies de groupes composés d'êtres...

Errants, indépendants (Paris, 1908-1912)

... dont plusieurs (« une dizaine », « quelques-uns¹ ») vivent à demeure dans les jardins fermés *d'un bain et d'un séminaire désaffectés*. Rien n'est dit de leur vie quotidienne *qui n'intéresse par les hommes autour*. Il est probable que les arrivants et les natifs arpentent d'abord ces espaces afin de les décrypter, les assimiler, les maîtriser peu à peu. Pour cela, ils entendent très bien, mieux que les humains, détectent les bruits des basses aux hautes fréquences, comme les ultrasons des rongeurs, et pivotent instantanément vers la source leurs oreilles aussitôt dressées de manière à amplifier la réception. Ils sentent d'abondance les odeurs multiples, des plus ténues, éloignées ou anciennes, des plus changeantes, s'éloignant ou approchant, aux plus fortes, proches et actuelles. Toutes les font vivre dans un monde à quatre dimensions, étalé dans l'espace – odeurs d'ici ou là-bas – et le temps – odeurs d'avant, de maintenant, d'avenir. Enfin, ils voient un panorama plus large que celui des humains, mais à plat (seulement deux dimensions, hauteur et largeur) sur les côtés extrêmes, suffisant pour déceler des mouvements, être averti d'un danger ou d'une possibilité et tourner aussitôt la tête pour très bien voir devant, en relief cette fois, repérer les agitations diminuant ou grossissant, les présences immobiles, ainsi que les

obstacles et les reliefs afin de choisir un itinéraire, le suivre ou le modifier tout en s'adaptant vite aux variations de luminosité, dilatant ou contractant les pupilles, de manière à fuir ou accourir par des espaces différents, de l'ensoleillé au couvert. Ils parcourent tout aussi bien au crépuscule et au nocturne, quand les proies sortent, car ils détectent les faibles intensités lumineuses. Ils distinguent finement les formes, les tailles, les textures, différencient ainsi les divers objets, les divers vivants, leurs divers individus bien que les très lents seraient moins bien repérés et les très proches seraient un temps flous mais trahis par leur odeur².

J'emprunte tout cela à la physiologie des chats actuels car on peut penser que leurs ancêtres percevaient de même il y a un siècle. Toutefois, veuillez garder en tête une objection que l'épigénétique, sur laquelle nous reviendrons, fait soulever depuis peu. Celle d'une modulation des capacités en intensité et en qualité en fonction des environnements. On commence à le deviner pour les hommes, par exemple à propos de soldats de la Grande Guerre issus des villes éclairées, qui voyaient moins bien la nuit dans les tranchées que des poilus venus des campagnes restées sombres. Il est donc plausible que ces facultés soient aiguisées chez ces chats de rue soumis à forte pression environnementale, et qu'il en soit de même pour d'autres aspects. Cela veut dire qu'il faudrait penser et construire une histoire et une géographie des perceptions et des physiologies ! Vaste programme que je laisse de côté, mais vous voyez que la variation doit être envisagée en toutes ses facettes.

Certainement marquent-ils les espaces avec leur urine et surtout leurs substances personnelles, comme la phéromone faciale F3, qu'ils sécrètent grâce à des glandes sous-cutanées, dispersées de la tête à la queue en passant par les pattes et les flancs, et qu'ils déposent en se frottant contre des objets ou des végétaux proéminents. Ils établissent une carte olfactive qui leur permet de se situer et de s'orienter à l'intérieur, d'indiquer leur présence, d'une manière plus ou moins forte selon leur tempérament, et de gérer ainsi un lieu, de le transformer en territoire³. Sans doute, vivant longtemps à plusieurs, ont-ils appris dès leur arrivée ou dès leur premier âge à partager ces jardins, à modifier leurs territoires en fonction de l'évolution du groupe, à les déplacer, les juxtaposer, les recouvrir, voire les fusionner en cas de forte coopération.

Vous aurez remarqué que je parle de territoire et non d'espace. L'écologie comportementale qualifie l'espace de vie de niche écologique, variant selon l'environnement physique, les possibilités alimentaires, le climat, etc., parce qu'elle pense au niveau de l'espèce, ou des groupes et des types de chats. Dans cette optique, l'écologie conçoit le territoire comme un espace exclusif et défendu afin de satisfaire les besoins vitaux. Comme j'aborde les chats en tant qu'êtres et acteurs singuliers, même lorsqu'ils sont en groupe, il vaut mieux envisager le territoire d'une autre façon. En s'inspirant des géographes, qui insistent sur les répartitions, les partages, les zones de rencontre entre acteurs. Ou des anthropologues, qui focalisent sur les manières individuelles ou collectives de s'approprier l'endroit, de le constituer en territoire⁴.

Le Point de vue animal
Une autre version de l'histoire
Seuil, 2012

Bêtes des tranchées
Des vécus oubliés
CNRS Éditions, 2013 ; « Biblis poche », 2017

Chiens, chats... Pourquoi tant d'amour ?
(avec Claude Béata, Vinciane Despret et Catherine Vincent)
Belin, 2015

Des bêtes et des dieux
Les animaux dans les religions
Éditions du Cerf, 2015

Biographies animales
Des vies retrouvées
Seuil, 2017

Aux sources de l'histoire animale
(direction)
Éditions de la Sorbonne, 2019

Croiser les sciences pour lire les animaux
(direction)
Éditions de la Sorbonne, 2020